

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LES VEILLÉES
LITTÉRAIRES CANADIENNES.

REPERTOIRE
HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS.



"On se lasse de tout, excepté du travail."

QUATRIÈME VEILLÉE.

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui, de l'honneur en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable. *Art. Pott.*

MONTREAL :

ATELIER TYPOGRAPHIQUE DE LA MINERVE, 15, RUE ST. VINCENT.

1853.

Bibliothèque

Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

POESIE.

A UNE JEUNE FILLE.

Pourquoi te pleindre, tendre fille ?

Tes jours n'appartiennent-ils pas à la première jeunesse ?

Davno Lathuamien.

ODE.

Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle,
Enfant ! n'enviez point notre âge de douleurs,
Où le cœur tout à tour est esclave et rebelle,
Où le rire est souvent plus triste que vos pleurs.

—
Votre âge insouciant est si doux qu'on l'oublie,
Il passe, comme un souffle au vaste champ des aïrs,
Comme une voix joyeuse en fuyant affaiblie,
Comme un aleyon sur les mers.

—
Oh ! ne vous hâtez point de mûrir vos pensées !
Jouissez du matin, jouissez du printemps ;
Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre enlacées,
Ne les effeuillez pas plus vite que le temps.

—
Laissez venir les ans ! le destin vous dévoue,
Comme nous, aux regrets, à la fausse amitié,
A ces mots sans espoir que l'orgueil désavoue,
A ces plaisirs qui font pitié !
—
Riez pourtant ! du sort ignorez la puissance ;
Riez ! n'attristez pas votre front gracieux,
Votre œil d'azur, miroir de paix et d'innocence,
Qui révèle votre âme et réfléchit les cieux.

VICTOR HUGO.

LE CHEF CIRCASSIEN.

FAIT HISTORIQUE ET CONTEMPORAIN.

Les pays qui ont gardé des mœurs douces, poétiques et patriarcales, deviennent rares. La civilisation, amenant avec elle de bonnes et mauvaises choses, des avantages et des désavantages, des bienfaits et des maux, efface dans ses progrès les différentes nuances qui distinguaient autrefois les peuples divers. Aujourd'hui, tout se confond dans une couleur commune ; en gagnant de la confortabilité, le monde perd ce qu'il avait d'original et de pittoresque.

La tribu des Lesghiens, qui fait partie de la Circassie, et dont les terres touchent aux frontières de l'immense empire des czars, avait, par une heureuse et inexplicable exception, conservé, jusqu'à il y a quelques années, une simplicité, une bonne foi, une innocence primitive ; on aurait dit que des anges du ciel avaient spécialement veillé sur ce petit coin de terre, pour le défendre des mauvais principes qui infectaient l'air, comme un autre choléra ; aussi, grâce à cette surveillance d'en haut, à ce cordon sanitaire des gardiens invisibles, le pays des Lesghiens ne s'agitait, ne se tourmentait point comme tant d'autres peuples ; il adorait le Créateur, et servait le prince qui était établi sur la tribu. Là, on honorait les vieillards, on protégeait, on respectait les femmes, on élevait les enfants dans l'amour du bien. Là, les jeunes hommes étaient braves sans être présomptueux ; les jeunes filles, belles, sans avoir l'air de le savoir ; dans tout le pays régnait l'aisance, et nulle part la richesse n'y étalait assez de splendeur pour tenter la cupidité étrangère. On disait, en parlant des Lesghiens : " Ils sont heureux ; " on n'ajoutait pas : " ils sont riches. " Si par le monde on avait publié que, sous leurs champs bien cultivés, étaient cachées des mines d'or et d'argent, il y aurait eu sans doute des expéditions, des invasions tentées contre leur pays ; mais comme on n'avait vanté que sa tranquillité et ses bonnes lois, on l'avait laissé jouir de sa paix. Les hommes sont ainsi faits, l'or les met en mouvement plus que le bonheur.

Le puissant czar, Nicolas, empereur de toutes les Russies, malgré son amour de la paix, est souvent forcé de faire la guerre. Son vaste empire, pour ne pas être troublé au-dedans, a souvent besoin de déverser la surabondance de ses soldats. Les colonies militaires, créées par Pierre-le-Grand, s'ennuient d'un trop grand repos, et quand l'ennui les prend, l'autocrate est contraint de leur accorder une guerre, une conquête à faire, comme on jette des jouets à un enfant pour l'empêcher de se mettre en colère.

Il y a quelques années que la Russie a ainsi tourné ses armes contre la Circassie. Les flots de troupes que le grand empire a poussés contre cette contrée, n'y ont fait que de lents progrès ; et, si l'on en croit la politique, bien des officiers anglais se sont faits Circassiens pour avoir à combattre contre les Russes. Entre le léopard Britannique et l'aigle du Nord, il y a toute la haine de la jalousie ; cette haine-là ne meurt pas, elle vit de fiel et de sang.

Parmi les tribus de la Circassie, celle des Lesghiens a montré plus de persistance à résister à la Russie, que toutes les autres ; et ce noble entêtement à repousser l'ennemi, ses peuplades le trouvaient dans les vieilles

mœurs qu'elles avaient précieusement conservées. Si dans le passé elles eussent comme d'autres populations, tendu la main pour recevoir les améliorations que leur avait offertes l'étranger, elles n'auraient pas eu, à notre époque, tant de courage pour repousser ses armes.

Quand les Arabes veulent s'emparer d'un cheval sauvage indompté, qui vit libre dans le désert, ils ont des nœuds coulants qu'ils lancent avec une extrême adresse autour du cou du noble coursier. La civilisation ressemble quelquefois à ces nœuds, que les Arabes savent faire ; quand des peuples sont rudes, trop fiers dans leur indépendance, pour les dompter et soumettre, les politiques leur donnent des mœurs nouvelles ; d'abord elles semblent des bienfaits, mais en y regardant de près, en les étudiant, on s'aperçoit bientôt qu'elles n'ont été qu'un lacet jeté au peuple, pour lui faire courber la tête et lui mettre un frein.

Un jour, des bruits de guerre retentirent dans les tranquilles vallées des Lesghiens ; c'était au moment des moissons. Les cultivateurs ne voulurent pas d'abord ajouter foi aux menaçantes rumeurs qui circulaient : on disait que le czar russe avait fait envahir une partie du territoire Lesghien par ses soldats, que déjà le sang avait coulé, que des villages avaient été incendiés, des moissons détruites, et que des populations entières avaient été emmenées captives pour peupler quelques-uns des déserts de la Russie.

Ces bruits, prenant de la consistance, les anciens s'assemblèrent pour délibérer. Les Lesghiens, depuis bien des siècles, pensent que ceux qui ont vu beaucoup d'années en savent plus que la jeunesse, et leur conseil se compose d'hommes qui ont acquis le savoir et l'expérience en vieillissant. Malgré, ou plutôt à cause de cette expérience, les anciens reconnaissent que s'ils en savent plus que la jeunesse, Dieu en sait plus qu'eux ; aussi, avant de délibérer dans leurs assemblées, ils commencent par se prosterner, et demander à celui qui a fait sortir la lumière du néant, de les éclairer.

Le résultat du premier conseil fut que, sans perdre de temps, pendant que les émissaires seraient envoyés aux frontières de la tribu, tout serait mis sur le pied de guerre dans l'intérieur. Un des anciens avait dit dans l'assemblée : "Pusque le pays est menacé, il faudrait faire savoir aux populations des campagnes, que la fête qui précède, chaque année, les moissons, n'aura pas lieu."

"— Non, non, gardons-nous-en bien, lui avait répondu Amahim, le plus sage entre tous les anciens, laissons venir le peuple avec ses habits, avec ses pensées de fête ; qu'il vienne avec les femmes, les jeunes filles, les jeunes hommes et les enfants ; qu'ils viennent tous avec leurs couronnes de fleurs et leurs faucilles enrubanées ; quand la multitude des moissonneurs sera réunie, nous leur dirons en face de l'autel du Dieu qui a béni leurs travaux, qui a couvert leurs champs d'abondance : Voulez-vous que tout ceci soit à l'ennemi ? voulez-vous que vos sieurs, que vos fatigues ne profitent qu'aux russes ? voulez-vous qu'ils viennent commander là où vous étiez libres, et s'emparer de tout ce que vous avez fait vous-même, et de tout ce que vous ont laissé vos pères ? Pour que le peuple défende bien la patrie, laissons-lui ses usages et ses fêtes ; faisons lui sentir le prix de la liberté dont il jouit, pour qu'il la défende vaillamment."

Cet avis avait prévalu dans le conseil, et la fête des moissons ne fut pas contremandée.

Aussi, cette grande solennité du pays eut lieu, comme si d'alarmantes nouvelles n'avaient point été répandues.

De toutes les montagnes revêtues de sapins, on vit bientôt descendre les peuplades qui ont construit leurs cabanes de bouleaux dans des régions trop élevées pour que le blé puisse y croître. Elles apportaient aux cultivateurs de la plaine les produits sauvages de leurs montagnes neigeuses. Entre l'habitant des monts glacés et celui des basses et riches terres, il allait y avoir un échange fraternel, un commerce tout primitif, où aucune pièce d'argent ne serait donnée, où l'on troquerait les herbes aromatiques et la gomme résineuse contre les gerbes de froment ; les produits des forêts contre ceux des champs cultivés.

Le jour de la fête venait de se lever, la voix des hommes qui ont permission d'annoncer les heures l'avait joyeusement proclamé. Les Lesghiens et leurs femmes avaient pris leurs plus beaux habits ; les prêtres avaient élevé un autel au milieu de la plaine ; le dais qui le recouvrait n'était ni de brocard, ni de velours, mais de verdure et de fleurs ; ouvrage des jeunes filles de la contrée. Pour arriver à l'autel, il fallait monter cinquante marches ; c'était de là que devait être donné le signal de la moisson. Chaque père de famille était à son champ avec tous les siens, quand l'ancien des prêtres eut terminé la prière.

Il entonna ensuite le cantique des épis, dont le refrain était répété par tous les moissonneurs répandus dans la plaine.

“ Ces champs ont été arides, nos mains les ont labourés ; le fer de nos charrues a déchiré la terre, et nous y avons jeté la semence : : mais ni le fer de nos charrues, ni nos mains, ni nos semailles n'auraient produit de moissons, si le Créateur n'avait béni nos champs et nos travaux. Bénissons donc le Seigneur : bénissons-le, parce que sa bonté est éternelle ” répétèrent les voix des cinq mille moissonneurs disséminés dans les champs.

Le chœur continua :
“ Le grain confié à la terre y a germé ; une tendre verdure, semblable à celles des prairies, a revêtu nos sillons ; puis, comme de hautes herbes, les moissons vertes se sont balancées sous l'haleine des vents ; quand le soleil ardent arde dans le ciel, elles ont jauni, et à présent la bonté céleste a mûri les épis.”

“ Bénissons-la, parce qu'elle est éternelle, ” dirent encore les moissonneurs.

“ A présent que l'épi est mûr, prenez, prenez vos faucilles, et faites tomber sous leur fer recourbé ce qui doit nourrir vos familles. : puis, quand vous ferez vos gerbes, laissez des épis sur les sillons pour les glaneurs, pour les pauvres qui n'ont point de terre à ensemer, car le Créateur est aussi leur père, et veut qu'ils soient secourus par vous, qui êtes leurs frères.”

“ Parce que sa bonté est éternelle, ” répétèrent encore les cinq mille voix de la plaine.

Alors le chef des prêtres, du haut des marches de l'autel, donna le signal ; et ce fut un grand et singulier spectacle, que ces milliers de moissonneurs se courbant tous à la fois, avançant au milieu des blés mûrs et les faisant tomber devant eux, pendant que les chœurs et les prêtres, debout autour de l'autel abrité par le dais de verdure, continuaient à chanter des hymnes

au Dieu qui fait mûrir les moissons.

Pendant que se passait cette religieuse et poétique cérémonie, des émissaires revenus des frontières de la tribu confirmèrent toutes les nouvelles qui avaient circulé depuis deux jours. Il n'était que trop vrai que les soldats russes avaient fait invasion dans le pays, et qu'ayant rencontré de la résistance partout, partout ils avaient commis d'horribles massacres.

C'eût été en vain que le conseil eût cherché à cacher ces nouvelles; il ne le pouvait, ni le voulait: il laissa donc seulement passer le premier jour des fêtes, et dès le lendemain, il publia que l'ennemi avait mis le pied sur le territoire, et qu'il fallait à l'instant se mettre en marche pour le repousser.

« Hier, vous teniez la faucille; aujourd'hui, déposez-la, jeunes hommes, disait le manifeste des anciens; déposez-la pour prendre le fer des batailles, allez. Dieu sera avec vous et rendra vos bras forts, car vous partez pour défendre la terre qui vous a vus naître, la terre sacrée qui garde les ossements de vos pères auprès des berceaux de vos enfants; partez, l'ennemi tombera sous vos coups, comme hier les épis tombaient sous vos faucilles.

La journée se passa en préparatifs de départ; et le soir, quand la lune apparut au-dessus des sapins des montagnes, les fers des baïonnettes et des lances brillaient à sa lueur, comme les écailles étincelantes d'un long serpent montant le versant du côté au.

Krisnoë, époux de l'aînée des filles d'Amahim, avait été nommé chef des deux mille hommes qui se rendaient à la frontière. Depuis sa plus tendre jeunesse il avait été accoutumé aux batailles, ayant suivi le frère de sa mère dans les guerres de Perce. Dans la pacifique tribu des Lesghiens; nul ne pouvait lui être comparé pour la science militaire.

Le peuple avait donc vu sa nomination avec bonheur; et quand il parut jeune et martial à la tête de l'armée partante, des cris d'enthousiasme l'accueillirent et le saluèrent. Parmi la foule qui s'était rassemblée pour voir partir ces bataillons tout composés d'êtres chers à ceux qui restaient; il y avait un grand nombre de femmes, de mères, de sœurs et d'épouses. Toutes étaient venues, non pour retenir leur fils, leurs époux et leurs frères, mais pour leur souhaiter du bonheur, et les recommander à celui qui veille sur le guerrier dans la mêlée, comme sur le petit enfant dans son berceau.

Parmi ces femmes on distinguait Amaya, fille d'Amahim, et épouse de Krisnoë. De toutes les filles de la Circassie, elle était la plus estimée; Dieu lui avait tout donné, la beauté, la vertu, la grâce et le génie; on la disait inspirée du ciel, et elle avait des chants si poétiques et si beaux qu'on aurait pu croire que les esprits célestes les lui apprenaient. Avec sa mère et ses jeunes sœurs, elle s'était arrêtée au pied d'un grand cèdre; et quand Krisnoë passa devant elle, elle s'écria:

« Que le bras de Dieu s'étende sur la tête de tous ceux que nous voyons partir, que ce bras divin les protège, qu'il tienne un bouclier pour les défendre, qu'il leur donne la force qui triomphe, et l'humanité qui fait absoudre la guerre; que les anges qui ont si longtemps veillés sur les Lesghiens, partent avec eux; et nous, condamnées à ne les pas suivre, prisons, prisons pour eux.

« Hommes, qui vous en allez, regardez-nous, nous n'avons point de larmes dans les yeux, parce que nous avons trop d'espérance au cœur pour

pouvoir pleurer ; allez, nous ne voulons pas vous retenir un instant de plus. Coupables seraient les épouses, les sœurs et les mères qui s'opposeraient à votre départ.

“ Dieu et la patrie vous ont dit : **PARTEZ !** ”

“ Et nous toutes, nous vous disons : **PARTEZ !** ”

Ces mots d'Amaya furent répétés par toutes les femmes, et les échos de la montagne redirent aussi : **PARTEZ ! PARTEZ !**

Pendant plusieurs jours, les femmes et les vieillards, qui étaient restés dans l'intérieur du pays, ne cessaient de prier. Les autels n'avaient jamais été autant entourés, autant priés ; des nuages d'encens, d'ardentes supplications montaient la nuit comme le jour vers le ciel.

Une semaine n'était pas écoulée depuis le départ ; des courriers étaient arrivés de la frontières et avaient apporté de bonnes nouvelles. L'ennemi avait été repoussé des premières positions qu'il avait prises et des ruines qu'il avait faites. L'ardeur, le patriotisme des Lesghiens faisaient des prodiges, et les Russes et les Cosaques du czar savaient maintenant que les Lesghiens n'étaient pas, comme on leur avait dit, des gardiens de troupeaux ; ils avaient été à même de voir et d'éprouver que le fer de leurs sabres avait le fil, et que leurs bras étaient forts.

“ Cueillons des palmes et tressons des couronnes pour les vainqueurs, ” disaient déjà les Lesghiennes.

Les vainqueurs arrivaient, les rayons de la lune, qui avaient faits briller les baïonnettes et les épées au départ, venaient de resplendir sur toutes une ligne de lances, au front de la montagne ; et ces lances, comme des feux mouvants, ne restaient point sur la cime des monts, mais avançaient en descendant.

“ — Les voilà ! les voilà ! se mirent à crier tous ceux et toutes celles qui n'avaient pas quitté la plaine ; les voilà ! les voilà ! courons au-devant d'eux ; honneur, honneur aux vainqueurs ! ”

Les vainqueurs ! mais malheureux vieillards, malheureuses femmes, pauvres enfants ! ce ne sont ni vos pères, ni vos époux, ni vos fils, ni vos frères... ce sont les Russes. Ce fer que vous avez vu briller sur la montagne, il a bu le sang de tous les vôtres !

C'était vrai. Les soldats du czar étaient venus nombreux comme les vagues de la mer, et les Lesghiens, ceux de la frontière, comme ceux de l'intérieur, avaient presque tous péri. Quelques-uns s'étaient réfugiés dans les forêts, et les terribles Cosaques les y poursuivaient sans relâche... Hélas ! les massacres et tous les excès de la guerre ne s'arrêtèrent pas aux frontières. La plaine si fertile, la plaine où je vous ai fait voir la fête des moissons, fut bientôt dévastée par le pillage, noircie par l'incendie et arrosée de sang. La vengeance n'y laissa rien debout, et trois mois après la solennité que je vous ai dite, tout y était désert, ruiné, désolé et silencieux.

Des années s'écoulèrent ; les Russes avaient planté leurs tentes là où les plus belles moissons s'étaient balancées comme les flots. Là, plus de hameaux, de villages, de villes ni d'autels ; rien, plus rien que des ruines... Je me trompe, la nuit, parmi les débris, entre les maisons démolies ou brûlées, si les vainqueurs n'avaient pas été aussi enivrés de leur victoire, s'ils avaient mieux veillés sur leur conquête, ils auraient vu que tout n'était pas éteint, que tout n'était pas mort dans la tribu Lesghienne....

Pour conspirer, pour jurer vengeance, pour faire bon marché de sa vie, pour prendre de grandes résolutions, c'est un bon lieu que les ruines ; car ce ne sont ni la résignation, ni l'apathie qu'elles conseillent ; de leur silence, il s'élève une voix que les cœurs généreux comprennent. Cette grande voix avait été entendue, et des serments avaient été jurés sur les ossements des massacrés.

Ces serments furent tenus ; bientôt les Russes furent attaqués dans les positions qu'ils avaient prises pour régner en maîtres dans le pays dévasté. Tout à coup il était sorti des soldats intépides du milieu des cendres et des débris ; la voix d'un jeune chef avait fait ce miracle. Quel était ce chef ? on l'ignorait ; mais son chemin se marquait par d'éclatants succès ; Russes et Cosaques fuyaient devant lui, obligés d'abandonner leur conquête. Cependant l'empereur Nicolas, voulant avoir raison de ces Lesghiens qui s'avaient de revivre, envoya de nouvelles troupes, et le chef inconnu, blessé dans trois batailles, tomba aux mains des soldats du czar. Son courage, son air noble, sa fierté, avaient imposé du respect aux vainqueurs ; ils se dirent : " il faut que sa tête ne tombe que devant notre seigneur et maître," et, dans cette idée, le Lesghien, dont on savait la valeur, mais dont on ignorait la naissance et le nom, fut conduit à Moscou, où se trouvait alors l'empereur.

" Tu as abattu bien des nôtres, disaient les Cosaques au jeune chef ; mais tu seras abattu à ton tour, et ta tête paiera la mort de nos compagnons.

— Non, répondait le Lesghien, ma tête ne tombera point, votre impérial maître ne me fera aucun mal.

— Tu as fauché ses soldats comme des épis.

— Je le sais ; mais lui ne permettra pas qu'un seul cheveu tombe de ma tête.

— Qui es-tu donc pour que l'on te respecte ainsi ? "

Le chef gardait le silence, il souriait.

Les soldats réguliers de l'empereur parlaient au chef inconnu comme les Cosaques, et à ceux-là comme aux autres, il répondait toujours : " Quand vous dites que votre empereur me fera mourir, vous ne dites pas vrai, je le défie de se venger de moi."

Dans les villes par lesquelles le prisonnier passait, la foule le regardait, et, frappé de son air noble, se disait : " Quel dommage que, si jeune, il marche à la mort ! mais il n'y a pas de grâce à espérer pour lui, le sang demande du sang.

— Vous vous trompez, disait alors le jeune Lesghien, j'ai répandu le sang russe ; mais le mien ne sera pas versé par ordre de votre empereur.

— Qui êtes-vous donc pour être si assuré de votre pardon ?

Le chef souriait et gardait le secret de son nom.

Enfin, il arriva à la ville sainte ; il fut amené devant le puissant souverain de toutes les Russies ; et, comme on le conduisait au palais, le Lesghien ne montrait aucune inquiétude. En face de sa majesté impériale, il garda la même assurance mêlée de respect.

" Tu as mérité la mort, lui dit le czar.

— Je le sais.

— C'est toi qui as fait lever les Lesghiens vaincus et soumis.

— Oui.

— C'est toi qui les as menés contre mes soldats.

— Oui, j'avais à me venger : mon père, mes frères, mes sœurs, mes compatriotes avaient été massacrés par tes Cosaques.

— Eh bien ! j'ai à me venger de toi ; car tu as fait couler le sang de mes soldats, de mes fidèles sujets.

— Tu ne te vengeras pas, tu ne feras pas couler mon sang.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis une femme !... oui, une femme que tes soldats ont rendue orpheline et veuve. Je suis la veuve de Krisnoé, que tes Cosaques ont tué ; la fille d'Amahim, qu'ils ont massacré, la Lesghienne qu'ils ont proscrite et privée de tous les siens. Je suis une femme, et tu ne me tueras pas.

Amaya disait vrai ; l'empereur, admirant son courage, lui fit grâce, et, revêtue de son uniforme de général, elle fut renvoyée dans son pays, avec des sommes d'argent considérables pour faire du bien. La guerre avait fait tant de mal.

VICOMTE WALSH.

UNE MATINÉE

DE PIERRE LE GRAND A PARIS.

Le vainqueur de Charles XII, l'homme qui n'aurait pas plus reculé devant une impossibilité qu'il ne s'était arrêté en présence d'un obstacle, Pierre le Grand, voulant doter son peuple, encore à demi barbare, des bienfaits de la civilisation, songea en 1689 de venir à Paris pour y recueillir de nouvelles lumières, et, à cet effet, en écrivit à la cour de France. Louis XIV, soit qu'il fût jaloux d'une gloire qui cependant ne pouvait porter aucun ombrage à la sienne, soit par un motif politique, lui ayant fait savoir, par son ambassadeur à Saint-Petersbourg, que cette visite ne lui serait point pour agréable, le czar remit ce voyage à d'autres temps ; mais Louis XIV étant mort en 1715, Pierre arriva incognito dans les premiers jours de mai 1717 et fut se loger à l'hôtel de Lesdiguières, quartier de l'Arsenal. Reçu magnifiquement par le régent, au nom de Louis XV, encore enfant, Philippe d'Orléans s'empressa de mettre à la disposition du monarque moscovite quelques gentilshommes du Palais-Royal pour le conduire partout où il voudrait aller ; mais hélas ! qu'un héros a de caprices !... Le czar voulait-il aller à l'Opéra ? Aussitôt musiciens et danseurs étaient avertis ; le corps de ballet et les chœurs se mettaient sous les armes... Pierre changeait d'avis, et, au lieu de se rendre au théâtre où il était attendu, il allait par-

courir seul à pied, les nombreux cabarets dont les Porcherons et la Grenouillère foisonnaient alors. Témoignait-il le désir d'assister à une séance des quarante fauteuils de l'Hôtel Richelieu ? vite on courrait prévenir les académiciens à domicile, et Pierre, une fois en voiture, se faisait conduire au cabinet d'histoire naturelle du Jardin des Plantes, non qu'il eût peu de goût pour l'éloquence et la poésie, mais parce qu'il pensait, avec raison, que pour instruire et former un peuple encore neuf, la pratique des arts et des sciences positives serait plus avantageuse au Russes, que la présence de baladins et de rhéteurs. Enfin, le 13 mai 1717, à l'heure où on attendait pour la première fois le czar de Moscovie à la cour de Versailles, il entra aux invalides.

Pierre ne portait sur ses habits aucun insigne qui pût faire deviner sa qualité princière ; vêtu d'une espèce de casaque de gros drap vert, taillée à la mode polonoise, il était coiffé d'un bonnet de fourrure d'Astracan, et portait avec une culotte collante de peau de daim fauve, de longues bottes à éperons d'acier ; un large ceinturon de cuir noir auquel était attaché, par une boucle, un sabre à poignée de cuivre, complétait sa parure. Ainsi équipé, il avait traversé la cour principale de l'hôtel, après s'être fait indiquer le logement du gouverneur, et avait su pénétrer jusqu'à lui sans s'être fait ni remarquer ni annoncer.

— Monsieur, dit-il brièvement au maréchal de Belle-Isle, après avoir échangé une salutation, je voudrais visiter votre hôtel. Veuillez donc me faire conduire, par un de vos gens, dans toutes les parties de l'édifice, et dépêchez-vous, je vous prie, car je suis pressé : je dois aller aujourd'hui même à Versailles.

— A votre accent, monsieur, répondit le gouverneur encore tout étonné de l'apparition de ce singulier personnage, je m'aperçois que vous êtes étranger ? (Ici Pierre fit un signe de tête affirmatif.) Je suis donc obligé, pour suivre, de vous faire observer qu'il m'est impossible d'obtempérer à votre demande. Les ordres de Mgr. le régent sont formels à cet égard : je ne puis laisser visiter l'hôtel des Invalides aux étrangers, quels qu'ils soient, sans une permission expresse du ministre de la guerre. Munissez-vous de cet ordre d'abord, puis ensuite je me ferai un plaisir véritable de vous faire conduire partout où vous voudrez aller.

— Ouais ! fit Pierre en regardant de travers le maréchal, il faut un ordre du ministre pour visiter l'hôtel royal des Invalides ? (A son tour, le gouverneur s'inclina en signe d'affirmation.) Eh bien ! je n'en ai pas, répliqua le czar d'un air dégagé. . . mais je m'en passerai aujourd'hui.

— Cela vous sera difficile, monsieur.

— Pas autant que vous le croyez. . . Holà ! quelqu'un ! appela Pierre, en élevant la voix. . . Qu'on me conduise sur-le-champ à la salle d'armes de l'hôtel, puisque M. le gouverneur ne veut pas se déranger pour m'y conduire lui-même.

Et en même temps, le czar frappa vigoureusement sur le panneau de la porte d'entrée avec la poignée de son sabre.

— Tout beau ! monsieur, s'écria le maréchal d'un ton sévère ; savez-vous bien à quoi vous vous exposez en vous comportant chez moi de la sorte ? . . . L'hôtel des Invalides est une résidence royale, et . . .

— Je le sais parbleu bien ! interrompit Pierre, et c'est pour cela que je

veux le visiter...

— Encore une fois, monsieur, le devoir de ma charge exige que je vous refuse. Si, comme je le suppose à votre air, vous êtes militaire, vous me permettrez de vous dire que vous connaissez bien mal le respect dû à la volonté du roi, et la déférence qu'un gentilhomme de ma sorte a droit d'attendre d'un inconnu tel que vous.

— Je vous répète, monsieur, que je veux visiter cet hôtel ; et, bien que je sois, moi, d'aussi bonne maison que la vôtre, je ne veux être pour vous qu'un soldat qui vient voir des soldats... Il ne sera pas dit que je sois venu de l'hôtel de Lesdiguères ici inutilement, réparti le monarque, dont l'émotion commençait à faire place à la colère.

La discussion allait devenir plus orageuse encore, si dans le moment même le vieux marquis de Charnacé et le jeune comte de Saint-Florentin, qui, ce jour-là, devaient accompagner le czar à Versailles, ne fussent entrés chez le gouverneur.

— Mon cher maréchal, dit le marquis, Sa majesté l'empereur de toutes les Russies n'a pas besoin de permission spéciale pour visiter l'hôtel des Invalides ; le vainqueur de Pultava est chez lui partout où il y a des héros et de la gloire.

A ces mots, une soudaine révolution s'opéra chez M. de Belle-Isle qui, stupéfait, et ouvrant de grands yeux, plia un genou devant le czar, en balbutiant :

— Quoi !... il se pourrait !... Ah ! sire, Votre Majesté daignera-t-elle jamais me pardonner... J'ignorais.

— Vous êtes tout pardonné, monsieur le maréchal, interrompit Pierre en saisissant la main du maréchal pour le relever ; personne n'eût reconnu plus que vous, sous l'habit du soldat que je me fais un mérite de porter, un cousin du roi de France. C'est moi, au contraire, qui devrais m'excuser auprès de vous. J'ai voulu éviter à ces deux aimables gentilshommes qui supportent avec tant de courtoisie mes caprices, une course longue et ennuyeuse, car je suis venu ici, à cheval, du quartier de l' Arsenal où je demeure. Je n'ai pu réussir à fourvoyer leur zèle ; mais je ne sais si cette fois je dois m'en applaudir, car, si je ne les avais pas devancés, ils m'auraient évité, sans doute, une impolitesse, ou tout au moins une boutade. Messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à ces derniers, je ne suis qu'un Scythe, mais ce Scythe a une admiration et une affection véritables pour le roi de France et son peuple, croyez-le bien.

En ce moment, les officiers de l'hôtel entrèrent en grand nombre dans l'appartement, prévenus, qu'ils avaient été par le comte de Saint-Florentin, de la présence de l'empereur de Russie au milieu d'eux.

— Messieurs, dit le maréchal, faites le rappel sur-le-champ, et que les invalides prennent les armes et se rengent en bataille dans la cour d'honneur.

— Non pas... non pas, mon cher maréchal, interrompit encore le czar en souriant ; je vous ai dit que je n'étais qu'un soldat ; je vous répète que c'est un soldat, et non un empereur, qui vient aujourd'hui visiter les vieux soldats français. Je ne veux pas que vous dérangiez ces braves... Où sont-ils en ce moment ? demanda-t-il avec vivacité aux officiers.

— Sire, répondit le gouverneur, c'est l'heure du dîner ; ils sont au refec

toire.

— C'est donc au refectoire que je veux aller les voir. Allons, messieurs, ajouta-t-il en prenant familièrement le bras du maréchal, venez avec nous, si vous n'avez rien de mieux à faire.

Pierre descendit lentement l'escalier ; car le maréchal de Belle-Isle n'était plus ingambe, et suivi de l'état-major de l'hôtel, du marquis de Charancé, du comte de Saint-Florentin et d'une meute de valets, il entra dans le grand réfectoire.

À l'aspect de ces longues tables où quatre mille convives prenaient un repas sain et frugal, à la vue des soins empressés dont les plus vieux et les plus infirmes étaient l'objet ; au milieu du calme et du silence qui n'était troublé que par la voix d'un sous-officier qui lisait tout haut l'histoire des grands capitaines, Pierre ne put maîtriser son émotion ; une larme roula dans ses yeux, et attendri il s'appuya sur le bras du vieux maréchal ; mais bientôt cette émotion devint plus vive, et ses larmes coulèrent avec abondance quand il entendit que le sujet de la lecture était la relation de la bataille de Pultava que lui, souverain voyageur, avait gagnée naguère contre Charles XII, roi de Suède. A ce passage, que le sous-officier lut lentement et d'une voix accentuée : "... Pierre, dans cette journée mémorable, s'acquit une gloire immortelle. Il se battait comme un lion, et après la victoire, il étendit sa sollicitude paternelle sur les blessés des deux partis," tous les invalides se levèrent en silence et comme un seul homme, en portant à leurs chapeaux le revers de la main gauche, tandis que de la droite, élevant leurs gobelets, tous fixèrent leurs regards sur Pierre le Grand.

A cette scène muette, mais sublime, le czar ne résista plus ; il se pencha en sanglotant sur l'épaule du gouverneur et lui dit d'une voix étouffée :

— Il n'y a que des Français pour saisir et faire naître de tels à propos..... Mon cher maréchal, vous me faites pleurer de bonheur et de joie.

Cependant, surmontant bientôt cet émotion trop vive, le monarque reprit son humeur de soldat, et élevant lui-même le bras :

— Mes amis, demanda-t-il à haute voix, donnez-moi un verre !

Un laquais à la livrée du roi (dans ce temps-là, les invalides étaient servis par la livrée royale) lui présenta un gobelet d'argent, et le maréchal voulut lui verser du vin de sa cave particulière.

— Non, non !... s'écria le czar en repoussant doucement le flacon que tenait le gouverneur, c'est un gobelet pareil à celui de ces braves, et de leur vin qu'il me faut.

Alors un sergent lui donna son gobelet d'étain. Pierre le remplit lui-même de vin ; puis élevant le gobelet au-dessus de sa tête :

— Mes camarades, reprit-il d'une voix de Stentor, Pierre de Russie boit à votre santé !

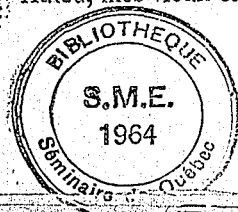
Et il vida le verre d'un seul trait.

— A la santé de Pierre ! s'écrièrent en masse les Invalides ; puis tous le saluèrent.

— Du vin, demanda le czar en tendant de nouveau son gobelet au sergent qui le lui avait donné :—mes amis, à la santé du roi, à la santé de la France !

— Vive le roi ! vive la France ! répétèrent les Invalides.

— Adieu, mes vieux camarades, dit le monarque en se retirant, je ne vous



oublierai pas.

Suivi de son escorte, le czar visita toutes les parties de l'édifice. Sa perspicacité, son esprit d'analyse lui faisaient juger, mieux que les explications qu'on s'empressait de lui donner, de la nécessité des choses qu'on faisait passer sous ses yeux et des améliorations dont elles étaient susceptibles. Il voulut tout voir : les dortoirs, les caves, les cuisines, l'infirmerie, l'église, et jusqu'au cimetière qui entourait alors les bâtiments de l'hôtel, et qui, depuis, fut converti en promenades. Le czar parut émerveillé de l'ordre et de la propreté qui régnaient partout.

— Si Dieu me prête vie, dit-il au gouverneur, je tâcherai d'imiter, à Saint-Pétersbourg, l'œuvre de Louis XIV ; j'y fonderai un hôtel des Invalides. Le marbre, le bois et le fer ne me manqueront pas pour élever les bâtiments ; mais des hommes tels que vous, messieurs, me manqueront, sans doute, pour diriger dignement un si noble établissement. Mais, reprit-il en soupirant, puis-je commencer tout cela sans savoir qui je laisserai après moi pour le finir ?

— Dieu, sire, répartit le vieux marquis de Charancé, qui protège les grands empires quand les grands hommes ne sont plus.

Le gouverneur avait en secret donné l'ordre de réunir les Invalides avant que le czar ne quittât l'hôtel. Après les pérégrinations de l'empereur, M. de Belle-Isle le conduisit sur l'esplanade où tous ces vieux soldats étaient rangés en bataille. Le czar étonné d'un aussi prompt rassemblement, dit en souriant :

— En vérité, on marche en France de surprise en surprise, monsieur le maréchal : nous autres, enfants du Nord, nous ne sommes pas aussi ingénieux, c'est pourquoi je vous apprendrai tout d'abord que je vous nomme chevalier de l'ordre de Saint-André, et que je vous enverrai, aussitôt mon retour dans mes Etats, cinquante pièces de vin d'Erivain (1) pour l'usage de l'infirmerie de l'hôtel.

Et après avoir salué les drapeaux qui s'inclinaient devant lui, Pierre pressa la main du maréchal, adressa aux soldats un signe touchant d'adieu, puis monta dans la voiture qui avait amené le marquis de Charancé et le comte de Saint-Florentin, pour aller à Versailles où toute la cour l'attendait.

Lorsque les habitués de l'Œil-de-Bœuf virent le monarque moscovite entrer dans le salon d'Hercule avec le costume qu'il n'avait pas jugé à propos d'échanger contre un autre qui fût plus en harmonie avec son rang et sa renommée, leur surprise fut grande ; mais elle augmenta bien d'avantage lorsqu'ils le virent affecter, aux yeux de la famille royale, une sorte de hauteur qui indiquait assez que le refus que lui avait fait Louis XIV, vingt-huit ans auparavant, l'avait piqué. Ne voulant ni prendre le pas sur Louis XV, ni passer derrière un enfant, Pierre prit le parti de s'emparer du jeune roi et de le porter dans ses bras pour entrer dans la galerie, au grand scandale des courtisans, qui prétendirent que ce monarque n'était qu'un sauvage.

Tout "sauvage" qu'il était, le czar tint, deux ans plus tard, la promesse qu'il avait faite aux Invalides. D'après les registres de l'hôtel, cinquante pièces de vin d'Erivain arrivèrent au Havre-de-Grâce le 13 septembre 1719, et furent immédiatement expédiées sur Paris et reçues à l'hôtel le 28 du même mois.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

(1) C'est un vin de Perse fort estimé dont la Russie faisait alors un grand débit.

Des Repas Américains.

Je vous parlerai aujourd'hui des repas américains. Etant la semaine dernière à Toscalousa, j'ai été invité à dîner par M. Salt-Stôn, riche bourgeois, l'un des anciens et des plus zélés membres de l'église épiscopaliennne de cette ville. Dans ma position, je ne devais pas refuser ; j'ai donc accepté l'offre.

A une heure et trois quarts, je me rends à son hôtel. Il m'introduit dans son salon, dont le pavé est couvert d'un beau tapis ; j'y remarque des meubles précieux, et même de superbes tableaux, dont ces MM. ne veulent pas que nous décorions nos temples. L'élégance des Américains dans leur ameublement l'emporte quelquefois sur celle des Français. Plusieurs invités étaient déjà réunis ; le premier auprès duquel je suis introduit, est le révérend M. Muller, très digne ministre de l'église réformée, en long habit de soie noire, dont la politesse et la libéralité font bruit dans le monde. A propos d'introduction, il est bon à remarquer qu'ici cette formalité est de rigueur ; sans elle vous ne pouvez décemment adresser la parole à personne, et personne ne peut vous parler. Elle se fait ou par une lettre de recommandation, dont les Américains sont très prodigues, ou de vive voix par le maître de la maison, qui vous présente à tous les convives séparément. L'étranger tire soigneusement son gant de sa main droite, saisit et secoue légèrement celle de chacune des personnes présentes, en faisant une petite inclination de tête. On lui offre une chaise, et le voila introduit. Le premier objet sur lequel tombe ordinairement, pour ne pas dire toujours, la conversation, est le beau ou le mauvais temps. Dix minutes s'écoulent ainsi : on m'invite à me rafraîchir, c'était au mois d'août. Je vais à un élégant buffet, dont tous les salons sont pourvus ; j'y trouve des flacons de vins de diverses qualités. On me présente du Madère ; je me sers moi-même, et c'est l'usage même à table. Tous les convives en font autant. Ce serait une impolitesse de ne pas s'arrêter un instant pour faire l'éloge de la liqueur ; ensuite on épuise la coupe et l'on retourne à son poste. Cinq minutes après, les dames sont introduites. Elles sont nommées par le maître de la maison, on leur touche aussi la main, elles s'asseyent un instant ; et l'on annonce que le dîner est servi. Après les dames je suis introduit le premier dans la salle à manger. M. Salt-Stôn me fait asseoir à sa droite ; et après moi vient M. Muller. Tous les autres se placent sans distinction, si ce n'est que les dames se réunissent d'un côté et les hommes de l'autre. On m'invite à dire le benedicite ; grand exemple pour les catholiques ! on s'assied, on s'incline, je le récite ; seul je fais le signe de la croix, et l'on commence. Voici l'ordre qu'on observe généralement partout : jamais de serviettes, une seule assiette renversée sur un couteau et une fourchette croisés ; cette fourchette n'est jamais en argent, mais en acier avec le manche en ivoire. Une énorme pièce de porc est placée devant Mme. Salt-Stôn, et une de même dimension de bœuf rôti, à demi cuit, devant son mari. Au milieu de la table, dont la forme est toujours longue et assez étroite, figure un superbe huilier en argent, où la moutarde et le poivre occupent une place distinguée parmi d'autres épices de ce genre. Les espaces sont remplis sans symétrie par quelques canards rôtis et des poulets fricassés comme les pommes-derre felques, par du maïs dégrené, à demi mûr, rôti dans le beurre, que les Français même ne dédaigneraient pas, et invariablement par un large plat

de pommes-de-terre à la sauce ronde, etc. Sur les plus médiocres tables il y a toujours des cornichons, des capres et même de ce délicieux poivre rouge qui sympathise si bien avec le goûts des naturels du pays. Bref, on met la main à l'œuvre. Je suis abondamment pourvu, dans la même assiette, de presque tous les mets qui paraissent sur la table, et surtout d'une large pièce de bifteck saignant. Tout avait été passablement pour moi jusqu'alors ; mais j'avoue qu'en ce moment mon embarras fut extrême. Je ne savais par quel bout commencer. D'abord ma fourchette passait souvent à ma gauche, contre toutes les règles. Ensuite comment disséquer mon aile de poulet ? Par bonheur je vois mon voisin qui tire son mouchoir de poche pour s'essuyer les doigts, et moi bien vite de suivre son exemple. J'en vois un autre qui, dans l'intérêt de la propreté, tient une énorme pomme-de-terre à l'extrémité de sa fourchette et en enlève la pelure avec son couteau ; j'admire son industrie, et je marche sur ses traces ; en un mot, je suis tout yeux pour le cérémonial, et tout oreille pour les diverses questions qu'on m'adresse en anglais ; car j'étais le seul français à table, et depuis six mois seulement en Amérique. Par bonheur les Américains parlent fort peu pendant le repas. Je trouvais, du moins alors, cet usage excellent.

Cependant le porc excessivement salé avait excité en moi une soif ardente ; j'avais bien devant moi un grand et deux petits verres, mais point de vin, pas même de l'eau. Sur la fin du repas, un convive, que la soif pressait aussi, fait un signe au nègre, qui lui présente de l'eau et rien autre ; je m'en pressai d'en faire autant. Enfin, impatient de connaître l'usage de mes deux autres verres, je vois arriver du Madère, que l'on préfère ici à tous les vins du monde, surtout quand l'esprit y domine et que la couleur en est sombre ; j'en accepte. M. Salt-Stôn me fait un petit signe de tête, en me disant : Permettez-moi, M. Loras, de boire avec vous, et moi de lui répondre : Je vous remercie, M. Salt-Stôn ; car il faut ici décliner les noms propres presque dans toutes les phrases. On m'offre encore du bifteck, je refuse, et le second service se prépare.

Le nègre enlève tout ce qui était sur la table, à l'exception des trois verres ; les couteaux, les fourchettes, rien n'est épargné, pas même un petit morceau de pain chaud sans levain, de farine de maïs que je réservais pour me servir de contenance. Avec une élégante vergette, il enlève jusqu'à la moindre miette ; je pensais qu'on allait jouer aux cartes. Enfin de superbes assiettes en porcelaine dorée, avec de nouveaux couteaux et d'autres fourchettes, fixent mes incertitudes. Un large gâteau, un peu de crème et des confitures constituent tout le second service : heureusement que je n'y avais pas compté. On sert d'une certaine liqueur, dont je fais l'éloge sans la connaître ; et quelques minutes après tout est fini. Les dames se retirent. On enlève la nappe ; on apporte des cigares dans une assiette ; un élégant réchaud les accompagne : on m'en offre, je m'excuse. Un instant après, la salle est remplie d'une agréable fumée. On prend encore un peu de Madère ; on parle politique. Le ministre annonce que l'heure du sermon approche ; et tout le monde se retire.

Tels sont les dîners américains : ils ressemblent aux nôtres en plusieurs points ; ils en diffèrent en beaucoup d'autres.

E. LORAS

VUE DE NEW-YORK

PRISE D'UN NAVIRE ARRIVANT DANS LA RADE

Rien de plus imposant que le spectacle offert aux voyageurs arrivant d'Europe dans la rade de New-York. Il s'est présenté à nous dans toute sa beauté. Le ciel était pur, la mer unie comme une glace, et une légère brise nous poussait vers la terre.

A droite se déployait l'île immense qui s'était montré d'abord à nos regards, avec de vastes forêts qui s'élevaient en amphithéâtre au-dessus des villages et des terres cultivées.

A gauche on distinguait une côte plus basse, semée d'arbres verts et d'habitations, au milieu desquels on apercevait un grand édifice régulier, l'établissement des bains de mer. Devant nous, sur un coteau couvert de verdure, s'allongeaient deux hautes tours qui servent de phares. Une troisième paraissait sortir peu à peu de la baie dans laquelle nous allions entrer, et plusieurs autres se faisaient remarquer de loin en loin par leur éclatante blancheur. Une multitude de voiles frappées des rayons du soleil levant, traversait la rade en tous les sens, et en animant le tableau y ajoutaient un nouveau charme. Enfin nous avions derrière nous l'océan, le ciel enflammé par l'aurore, et les deux extrémités des côtes qui en s'éloignant toujours d'avantage, allaient se confondre avec l'horizon. Bientôt nous franchîmes la barre, seul passage ouvert aux vaisseaux, et nous nous trouvâmes dans une vaste baie, environnée de toutes parts de paysages ravissants. Un peu sur la droite, on commençait à distinguer une large ouverture dominée par des fortifications. C'était la route que nous allions prendre pour entrer dans l'Hudson. Ce canal naturel est bordé d'édifices publics, de petites maisons fort jolies et de riches campagnes. Il s'élargit bientôt, et l'on se trouve dans une seconde baie, au fond de laquelle est la ville. Elle est bâtie dans une île entre les deux bras de l'Hudson, fleuve large et majestueux qui coule à pleins bords. On remarque au loin de nombreux clochers construits avec élégance et hardiesse, et la forêt de mats qui bordent les deux rivages et forme comme une enceinte autour de la cité. Plusieurs petites îles plantées de beaux arbres ou couvertes de batteries, rendent l'aspect de la baie plus pittoresque encore. Quant à la rivière, je n'en connais point en France qui puisse lui être comparée, soit pour la largeur, elle est de plus d'un mille (un tiers de lieue) dans le principal bras, soit pour le coup d'œil dont on jouit sur les bords et qui ne laisse rien à désirer.

New-York peut être regardée comme la ville la plus importante de tout le continent américain. La population actuelle est de deux cent mille âmes. Son port est le rendez-vous de toutes les nations. On y voit aborder en même temps les vaisseaux des différentes parties de l'Europe, de l'Amérique du sud, de la Chine et des Indes. Il n'est pas rare de voir débarquer en même temps des marchandises arrivées de Liverpool, du Havre, du Calcutta, de Canton, de Mexico. Elles encombrant les quais bordés de plusieurs milliers de vaisseaux à l'ancre et animés par le mouvement d'une multitude de matelots et de marchands, dont le langage est aussi varié que le costume.

PHILADELPHIE ET SES MONUMENTS.

Philadelphie est la ville la plus régulière et la plus belle des Etats-Unis. Les rues en sont tirées au cordeau, et l'une d'elles qui traverse toute la ville, a deux lieues de longueur. En se plaçant au milieu de cette rue, dont le plan est incliné imperceptiblement à droite et à gauche, on aperçoit aux deux extrémités, d'un côté le cours de la Delaware qui est navigable, et de l'autre celui de la Schuylkill. La ville s'étend d'une de ces rivières à l'autre. La Delaware est navigable au-dessous de Philadelphie pour les plus grands bâtiments de guerre. Il y a sur le chantier un vaisseau de ligne de cent soixante canons. Je ne sais pas s'il y en a d'aussi fort dans toute l'Europe.

Philadelphie est remarquable par la politesse de ses habitants, la régularité de ses rues, qui se coupent toutes à angles droits; l'élégance et la propreté recherchée des maisons particulières, enfin par plusieurs monuments et établissements publics. On distingue surtout la banque des Etats-Unis, vaste et bel édifice de marbre blanc; la banque Gérard, construite aussi en marbre, avec un péristyle d'ordre corinthien, de la plus grande richesse et d'un travail achevé. La banque de Pensylvanie, l'académie, le musée, etc.; ce dernier établissement mérite d'être visité, même lorsqu'on a vu celui de Paris. Outre une collection intéressante d'objets d'histoire naturelle, il renferme une galerie de portraits de tous les hommes qui se sont fait un nom dans les Etats-Unis. Parmi eux est placé honorablement celui de Mgr. O. Karoll, premier archevêque catholique de Baltimore, prélat dont la mémoire est en vénération, et aux vertus duquel les protestants eux-mêmes rendent le plus éclatant hommage. La dépouille du mamouth ou mastodonte mérite de fixer toute l'attention des curieux. Les restes fossiles de ce quadrupède gigantesque ont été trouvés en grande partie de 1789 à 1801, à Newburg dans l'Etat de New-York; on les a réunis à ceux trouvés dans plusieurs autres lieux des Etats-Unis et qui appartiennent à d'autres parties du corps. Tous ensemble montés sur fil de fer forment un squelette presque complet de cet animal, dont M. Cuvier a fait la description, et qu'il juge avec tous les savants ante-diluvien. On a placé auprès le squelette d'un grand éléphant des Indes, qui paraît petit à côté de ce colosse énorme.

La prise d'eau située à un mille de la ville est l'ouvrage le plus considérable et le plus coûteux que j'aie vu en ce genre. Des roues mues par un courant mettent en jeu des corps de pompe et élevant l'eau à près de 150 pieds; trois immenses réservoirs la distribuent dans toute la ville, et elle est conduite par des canaux qui traversent toutes les rues, jusqu'aux plus hauts étages de chaque maison particulière.

Il y a cent soixante mille âmes à Philadelphie; les quakers y sont très nombreux. Les catholiques y ont trois églises.

PARAPHRASE DU *DIES IRÆ*,

1633.

O terrible moment ! O jour épouvantable !
 Quand l'univers brisé par un bras redoutable,
 Moment que la Sibylle et David autrefois
 Révèlèrent tous deux d'une commune voix !
 Quand la terre entrouvrant ses entrailles fumantes
 Vomira de son sein les flammes dévorantes,
 Et mêlant ses débris au tumulte des mers
 Soudain disparaîtra dans l'océan des airs !
 Lorsque plein de courroux un juge inexorable,
 La balance à la main, de son trône immuable,
 Aux yeux des vils mortels, prosternés, pleins d'effroi,
 Lui-même exposera sa rigoureuse loi.
 Hélas ! quel tremblement, quelles frayeurs soudaines
 Saisiront tous les cœurs, en glaceront les veines ?
 De la trompette alors les sons retentissans
 Feront surgir les morts du fond des monumens,
 Et plus prompts que l'éclair qui sillonne la nue,
 Dans un instant seront prosternés à sa vue.
 Quand les mortels sortant du sommeil de la mort
 Resteront attentifs à l'arrêt de leur sort.
 Alors on ouvrira le livre où Dieu lui-même
 De l'impie orgueilleux a gravé l'anathème.
 Le juge souverain sur son trône placé,
 On verra clairement tout ce qui fut caché.
 Puis du fond du secret ressortira le crime,
 Et pour être à jamais englouti dans l'abyme,
 Succombant sous le poids de mon iniquité,
 Hélas ! que répondrai-je au Seigneur irrité ?
 Qui dans ce jour fatal, calmera mes alarmes ?
 Et qui voudra pour moi lui présenter mes larmes ?
 O ! le juste lui-même, à son aspect tremblant,
 N'osera de sa bouche échapper seulement
 Ces mots : hélas ! Seigneur, déliez donc la chaîne
 Qui m'éloigne de vous et malgré moi m'entraîne.
 Grand Dieu, qui tenez dans vos puissantes mains
 L'heureux ou mauvais sort des coupables humains,
 Ah ! daignez en ce jour, à cette heure suprême,
 Couronnant vos élus, me couronner moi-même !

LA CROIX DE SAINT JEAN.

Tu ne déroberas point.

DECALOGUE.

I.

Avant que Charles-Quint eût détruit à Gand le bourg de Saint-Bavon pour asseoir là sa vieille citadelle, l'espace maintenant occupé par les solides constructions qu'on appelle encore le "château des Espagnols," quoiqu'il soit aujourd'hui tout démantelé, était en quelque sorte une cité à part où se dressaient, sous la juridiction de l'abbé de Saint-Bavon, trois ou quatre cents maisonnettes qui jouissaient de plusieurs privilèges. Des rues étroites et tortueuses amenaient un peu d'air dans ces habitations, qui, en général, n'étaient pas riches. On remarquait pourtant, dans le bourg, quelques hautes maisons d'hommes opulents ; plus aérées, accompagnées de petits jardins, elles étaient plus saines, plus fières, et dominaient orgueilleusement leur voisinage.

Telle était la maison de l'Ours-vert, ainsi nommée à cause de son enseigne sculptée et peinte au-dessus de la porte, entre les deux fenêtres gothiques du premier étage. Cette maison appartenait à maître Balthazar Mer, honnête négociant gantois qui, en 1535, époque du récit qui va suivre, était âgé de cinquante ans.

Balthazar était de haute taille, fortement constitué ; de larges épaules, des membres carrés, une poitrine velue accusaient sa vigueur ; sa chevelure châtain-tendre ne grisonnait pas encore ; il avait la figure longue et pleine, fortement sillonnée par la trace de la petite vérole ; ses yeux verts, petits et enfoncés, brillaient vivement sous deux épais sourcils. Tout annonçait dans cet figure de la ténacité, de la persévérance ; aussi avait-il fait une grande fortune. Mais, selon les physionomistes, son nez arrondi et ses lèvres charnues indiquaient des sentiments affectueux ; et, il faut le dire, la science qui prétend lire les indices du caractère dans les traits des hommes, ne s'était pas tout à fait trompée avec Balthazar.

Il faisait le commerce des cuirs ; il l'avait commencée avec un très-petit avoir, que lui avait laissé son père, honnête cordier de la rue d'Anvers. A vingt-huit ans, dans un voyage en Normandie, il avait épousé Catherine, fille unique d'un riche nourrissem. Elle lui avait donné un fils, devenu son plus tendre amour. Une année après, Catherine était morte d'une maladie épidémique qui pesait sur le quartier de Saint-Bavon ; et Balthazar, pour être tout à sa tendresse paternelle, n'avait plus voulu se marier.

En 1535, le jeune Siméon Merx, avait vingt ans. C'était tout le portrait de sa mère ; une figure rose et fraîche, ronde et animée, des yeux doux, mais qui soutenaient mal le regard, défaut qu'on attribuait à la timidité et qui signalait peut-être une tendance à la dissimulation. Quoiqu'il aimât le jeu, la dissipation et le plaisir, son père, qui l'idolâtrait, ne voyait en lui que des perfections et ne savait rien refuser à ses goûts portés à la dépense.

Balthazar était fort riche. Toutefois il n'y avait dans sa maison, avec lui et son fils, que trois autres personnes qui semblaient composer la famille. Nous devons mettre en première ligne la bonne Michelle, grosse servante flamande, un de ces êtres dont l'extérieur peu brillant n'indique pas les qualités précieuses et que l'on peut comparer aux vieilles bourses de cuir terni

qui renferment pourtant des pièces d'or. Elle était trapue ; ses pieds étaient déformés, ses mains calleuses, ses doigts noueux, sa figure bougeonnée et garnie de trois ou quatre verrues. Ses yeux grands sortaient de sa tête et n'exprimaient rien. Mais sous cette grossière enveloppe, il y avait un cœur plein de dévouement et de tendresse.

Michelle avait quarante ans. Elle était entrée au service de Balthasar au moment où sa femme était morte ; elle avait élevé son fils. Les enfants, au moins tant qu'ils sont petits, chérissent ceux qui les aiment, sans rechercher les charmes extérieurs ; et Michelle s'était attachée profondément à son jeune maître. Elle avait concentré sur le petit Siméon tout ce qu'il y avait de fibres aimantes dans son cœur. Elle se regardait comme sa mère ; et l'enfant eut le bonheur de ne jamais sentir la perte qu'il avait faite.

Aussi le négociant avait-il promis à Michelle qu'elle ne quitterait jamais sa maison, et qu'elle ne mourrait pas à l'hôpital.

Le second personnage admis dans l'intérieur de Balthasar était le vieux Bonaventure, commis de cinquante-cinq ans, qui depuis longues années tenait les écritures et faisait la correspondance du marchand de cuirs. Bonaventure n'aimait pas Michelle, qu'il trouvait trop acharnée aux petits intérêts de la maison, trop économe sur le feu et sur la bière. Il avait une femme, et il songeait parfois que, si on renvoyait la servante, sa femme pourrait être introduite dans la maison comme gouvernante. Mais Michelle était solidement appuyée sur la reconnaissance de Balthasar et sur l'attachement de Siméon.

Il y avait en troisième lieu dans cette famille un jeune cousin du côté maternel, venu depuis deux ans de Normandie. Il se nommait Théodore Mauville ; garçon âgé à peine de vingt-huit ans et plein de gaieté. Il avait passé trois années à Paris, où il avait dissipé tout son bien ; puis il s'était décidé à remplir chez Balthasar le rôle de second commis. Le négociant voyant en lui un parent de sa femme, qu'il avait tendrement aimée, et un cousin de son fils, le traitait avec beaucoup d'égards. Son esprit, ses chansons, les joyales anecdotes qu'il contait avec malice prévenaient en sa faveur. D'ailleurs il avait vu le beau monde ; il faisait des tours d'adresse, savait tous les petits jeux, contrefaisait tous les personnages ; c'était ce qu'on appelle un homme amusant. En même temps, il parlait au besoin raison et morale. Le vieux négociant le considéra bientôt comme un excellent mentor pour son fils, qu'il lui recommanda en augmentant ses appointements.

Pourtant la figure colorée et les yeux ardents de Théodore décelaient de violentes passions. Mais Balthasar se connaissait mieux en cuirs qu'en physionomies, ou bien il était là-dessus moins observateur que le vieux chroniqueur de qui nous tirons ces détails.

Quoi qu'il en soit, depuis un an et demi, le négociant avait confié son fils à Théodore, qui lui faisait faire fréquemment de bonnes parties de plaisirs. Siméon était enchanté de son cousin, et par conséquent Balthasar ravi de son second commis.

Bonaventure n'osait pas haïr Théodore, qu'il voyait très-avant dans les bonnes grâces du fils de la maison. Il faisait sa cour en approuvant sans réserve la conduite des deux jeunes gens. Parfois il demandait, d'une voix insinuante, si M. Siméon ne prendrait pas bientôt quelque part au com-

ce de son père. Mais Balthasar lui ferma la bouche en répondant :

— Quand il le vaudra ! laissons-le jouir de sa jeunesse.

C'était du reste un homme sec, un homme de chiffres et de calculs que Bonaventure, un homme tout à ses intérêts, mais qui surveillait ceux de son maître, parce qu'il savait que sa position et son existence tenaient à son exactitude.

Michelle aimait d'autant plus Théodore qu'elle le voyait indispensable à Siméon. D'ailleurs, le mentor normand se montrait généreux ; et souvent il donnait d'honnêtes "pourboires" à la bonne servante. Quoiqu'elle eût tant de désintéressement que de droiture, la pauvre fille n'était pas insensible aux petits présents loyalement acquis ; elle en faisait d'ailleurs un noble usage. Tout l'argent qu'elle gagnait ou qu'elle pouvait amasser, elle l'envoyait à sa mère, qui habitait Zottèghem, et qui était vieille et infirme. Malgré tant de vertus dans la pieuse servante, on verra que les circonstances qui vont se dérouler firent douter de sa probité.

Théodore avait pris un grand ascendant sur Siméon, en flattant ses penchans, en approuvant ses goûts ; il en était venu insensiblement à le dominer. Une intimité complète s'était établie entre les deux jeunes gens, qui fréquentèrent vite les plus mauvaises sociétés.

Balthasar fournissait généreusement aux désirs de son fils. Mais bientôt les fonds qu'il donnait, et qui eussent pu suffire aux plaisirs de dix jeunes hommes réglés, semblèrent trop restreints. Siméon fit des dettes.

Ce jeune homme qui se corrompait ne se perdit pas tout d'un coup. Il eut un retour sur lui-même. Sachant la rigidité de son père, et tremblant qu'il n'apprit son embarras, il se contenta pendant un mois, fit des épargnes et résolut de mettre des bornes à ses dépenses, jusqu'à ce qu'il eût payé ce qu'il devait. Malheureusement un soir, dans une réunion de jeunes dissipés, il ne put résister à Théodore, qui l'avait mené dans une maison de jeu, où il voulait risquer un coup de dés. Les deux amis jouèrent et s'en revinrent les poches vides.

Siméon passa une nuit cruelle. Redoutant que ceux à qui il devait ne vissent en son absence s'adresser à son père, il ne sortit pas le lendemain, entra dans le bureau avec Théodore et se mit à travailler. Son père était ravi.

A onze heures et demie, un instant avant le dîner, Michelle vint appeler M. Balthasar, qu'un de ses amis voulait le saluer ; Bonaventure était sorti. Dix minutes après, les deux jeunes gens fermèrent la porte du bureau, remirent la clef à la servante et s'en allèrent, en lui disant qu'ils ne reviendraient que le soir. Balthasar retint son ami à dîner, et rien d'extraordinaire ne fut remarqué dans la maison.

Quatre mois se passèrent. Il est probable que pendant ce temps-là Siméon Merx paya ses dettes, car son père n'en entendit point parler. Il n'eut même pas le moindre soupçon des détangements de son fils. Mais d'autres inquiétudes le minaient depuis quelques temps, lorsque le 24 février 1535, se sentant enfiévré dans son cabinet avec Bonaventure, il lui ouvrit son cœur.

— Vous ne savez pas, vieux, ce qu'il m'arrive, dit-il ; il faut que je vous le conte ; car ce n'est pas vous qui êtes le voleur !

— Le voleur, monsieur ! répondit Bonaventure en sautant sur son escabelle, il y a un voleur !

— Je vous dis que ce n'est pas vous, vieux ; ainsi ne criez pas. D'ailleurs comment auriez-vous pu me voler ?

— Vous voler, monsieur ! on vous a volé ;

— Vous allez entendre. Vous voyez bien cette grosse clef, si habilement travaillée ; vous la connaissez, n'est-ce pas ?

— Si je la connais ! c'est-à-dire je l'ai vue, mais je ne l'ai jamais touchée.

— Mon Dieu ! je le sais, Bonaventure. Vous êtes rétif aujourd'hui comme un cuir de porc. Eh bien ! c'est la clef de ma caisse. Elle ne me quitte jamais ; le jour elle est enchaînée à ma ceinture ; la nuit elle dort sous mon oreiller ; et pourtant ma caisse a été ouverte.

— Oh, monsieur ! votre caisse !

— Ma caisse, dit Balthasar. Deux fois déjà on m'a volé, trois fois peut-être, et peut-être quatre. Mais au moins je suis sûr de deux vols.

— Et des vols considérables ? fit Bonaventure pâle comme une muraille.

— Deux vols de mille florins.

— Oh, monsieur ! cela n'a pu avoir lieu que la nuit.

— Mais comment le voleur n'a-t-il pas vidé la caisse ? comment n'a-t-il pas pris que la dixième ou la vingtième partie de ce qu'elle contenait ?

— Oh, monsieur ! cela fait frémir ; c'est que le voleur a espéré que vous ne verriez pas.

— Comme vous le disiez, vieux, le vol n'a pu se faire que la nuit. Il a fallu prendre ma clef ; je soupçonne Michelle ; et je me reproche de la soupçonner.

— Michelle ! monsieur ; oh ! la sournoise ! Pourtant elle m'a l'air d'une fille qui craint Dieu. Mais elle est si ladre, qu'elle a bien pu concevoir une mauvaise pensée.

— J'ai de la peine à me le persuader ; je voudrais pouvoir porter mes soupçons ailleurs ; mais il n'y a qu'elle qui, les jours où j'ai un peu trop soupé, puisse entrer dans ma chambre et prendre ma clef.

— Oh, monsieur ! il ne faut pas aller légèrement dans une affaire si grave, dit Bonaventure en reculant avec hypocrisie sur son commencement de prévention.

— Il me vient une idée, reprit Balthasar. Je veux éprouver cette fille. Demain, je serai éclairé. . . .

Après qu'il eut dîné, le marchand de cuirs s'habilla ; puis, laissant visiblement sur son lit la clef de sa caisse, il dit à sa servante :

— Je vais coucher à Alost, Michelle ; je ne reviens que demain ; mon fils et son ami sont à Bruxelles. Ainsi, vous restez seule avec les deux dogues. Ayez soin de mettre les barres de fer aux postes.

— Soyez tranquille, monsieur, répondit la Flamande ; avec Hassan et Muley, votre maison est bien gardée.

Dès que son maître fut parti, Michelle, s'étant mise à ranger la chambre, fut toute troublée de trouver sur le lit la clef de la caisse.

— Il va être inquiet, dit-elle.

Et pour ne pas risquer d'égarer un dépôt si précieux, elle le lia sous son tablier au cordon qui lui serrait la ceinture. Bonaventure, à qui le négociant

avait donné beaucoup de commissions, s'en alla et ne revint plus ce jour-là. C'était, ainsi que nous l'avons dit, le 24 février. A cinq heures, bien qu'il ne fit pas encore nuit, Michelle ferma toutes les portes ; elle fit sans bruit sa besogne du soir ; elle tricotta deux heures ; puis, quand neuf heures sonnèrent à l'abbaye, elle s'alla mettre au lit, après avoir dit ses prières, et s'endormit tenant, selon son usage, son chapelet à la main.

La maison dont elle était gardienne se composait au rez-de-chaussée d'une salle à manger, d'une cuisine et d'un vaste magasin. Au premier, deux chambres donnaient sur la rue ; l'une où couchait Balthasar ; l'autre était la chambre de Siméon et de son ami. Du côté du jardin, séparé par un large corridor, on trouvait deux autres pièces : la première formait un grand bureau ou cabinet qui contenait la caisse ; la seconde, beaucoup plus petite, était la chambre à coucher de Michelle.

Malgré l'hiver, elle laissait sa porte entr'ouverte, pour entendre au besoin la voix des chiens et pouvoir dans une alerte appeler le voisinage, en courant à la fenêtre de son maître. Les deux chiens, Hassan et Muley, qui avaient une mine formidable, couchaient dans le magasin, dont la porte n'était pas fermée, de sorte que, si on les appelait, ils pouvaient, en un bond, s'élancer au premier étage et porter secours, dans le cas où des voleurs entreraient par les verrières ; ce qui n'était pas très-facile, attendu qu'elles étaient fortement grillées.

A onze heures du soir, Michelle était profondément endormie, lorsqu'un très-vif aboiement des chiens la réveilla en sursaut. Ne sachant pas l'heure qu'il était, mais un peu rassurée par le clair de lune, et n'entendant plus les chiens qui s'étaient calmés, elle allait croire qu'ils n'avaient aboyé qu'à près des passants attardés, quand elle distingua bien clairement qu'on frappait à la porte.

— C'est sans doute mon maître qui se serait inquiété, dit-elle.

Elle court ouvrir une des petites divisions de la fenêtre de Balthasar et demanda qui heurtait ?

— C'est nous, Michelle.

Elle reconnut la voix de Siméon. Il arrivait de Bruxelles avec son ami. Elle se hâta d'aller leur ouvrir.

— Quelle heure est-il donc ? demanda-t-elle.

— Tu dormais, dit Siméon. Mais il est à peine onze heures. Mon père est-il couché ?

— Il est à Alost.

— A merveille, dit tout bas Théodore, pendant que la servante battait le briquet et que les deux chiens carassaient leur jeune maître.

Après qu'elle eut allumé une lampe, elle remarqua la figure pâle et décomposée des deux jeunes gens. Elle leur demanda avec anxiété, ce qu'ils avaient.

— Oh ! rien, dit Théodore. Le froid et la fatigue nous ont un peu harassés. Le repos nous remettra.

— Vous allez souper, reprit la bonne fille en ranimant le poêle, vous devez en avoir besoin. Il reste un poulet froid.

— Merci. Donne-nous seulement deux verres de genièvre.

— Vous avez tort de ne prendre que cela, poursuivit, Michelle. — Est-ce que vous seriez malade ?

— Non ; nous avons soupés à Alost. Nous aurions pu y rencontrer mon père.

La servante apporta deux verres et une cruche de genièvre.

Les deux jeunes gens s'assirent devant le poêle, se mirent à boire gravement ; et Michelle, un peu troublée de leur air singulier, s'en retourna à sa chambre où elle se recoucha. Mais elle ne put se rendormir.

Deux heures après néanmoins, un lourd assoupissement commençait à gagner sa tête, lorsqu'elle en fut tirée de nouveau par un certain mouvement qu'elle entendit ; elle se leva encore, pensant que Siméon était indisposé ; et ne voulant pas l'alarmer, elle sortit sans bruit de sa petite chambre. Les jeunes gens n'étaient plus dans la leur. Ils parlaient à voix basse, sans lumière, dans la chambre où était la caisse. Une sensation d'inquiétude et d'effroi la saisit, elle s'approcha doucement et faillit tomber morte au spectacle qui se déroulait devant elle.

Les deux jeunes gens, à Bruxelles, avaient perdu au jeu tout ce qu'ils possédaient. Ils avaient perdu ensuite sur parole ; et ils étaient revenus à la hâte. La caisse était ouverte, la caisse dont Michelle avait la clef et sa seinture. Mais Théodore avait trouvé moyen de s'en procurer une double ; et les deux amis se disputaient, parce que Siméon ne voulait prendre qu'un sac de mille florins, comme dans les vols précédents, tandis que son compagnon lui démontrait qu'il leur fallait d'avantage.

— Il ne nous reste rien, disait-il ; et nous devons douze cents florins.

— Nous en paierons neuf cents, répliquait Siméon ; nous demanderons un peu de temps pour le reste.

— Du temps pour des dettes de jeu, des dettes d'honneur ! nous serions perdus.

— Mon père s'apercevra de tout ; voilà déjà cinq mille florins que nous enlevons.

— Eh bien ! dit Théodore, prenons-en encore cinq mille. Nous réparerons nos pertes et nous rétablirons les déficits sans qu'on s'en aperçoive. Mon père ne compte pas.

— Mais s'il comptait ?

— Il est absent. Nous reviendrons demain soir. J'ai un calcul qui nous assure d'énormes bénéfices ; il faut pour le soutenir une forte somme.

— Mais si nous perdons ?

— Impossible.

— Cependant si cela arrivait ?

— Alors tu écrirais à ton père ; tu lui avouerais tout ; tu me sacrifierais, et il te pardonnerait.

— Je ne puis m'y résoudre.

Il achevait ces mots quand Michelle entra.

— Ah ! monsieur Siméon ! s'écria-t-elle en se jetant à genoux.

— Tout est perdu ! interrompit Théodore, d'une voix violente, en laissant tomber deux sacs qu'il tenait.

Le jeune Merx devint pâle comme un fantôme.

— Ah ! monsieur Siméon, reprit la servante toute en pleur, que faites-vous ? Est-ce que votre père vous laisse manquer d'argent ? Et voulez-vous damner votre âme ? Oh ! si vous ne reculez pas devant le crime, tuez moi du moins. Personne n'en saura rien ; je suis seule ici ; on croira que les vo-

Leurs sont venus ; votre pauvre père n'aura pas le désespoir de soupçonner son fils . . . Et que Dieu bientôt vous donne le repentir !

Pendant qu'elle parlait en sanglotant et se tordant les mains, Théodore marchait à grands pas dans le bureau.

— Elle a raison, dit-il enfin d'une voix sombre en tirant un poignard caché dans son pourpoint ; il faut la tuer. Aussi bien elle nous perdra et nous la compromettrons.

Il s'avança en même temps sur Michelle, qui ne dit que ces mots : — O ma pauvre mère ! — et se résigna à la mort.

Mais Siméon, hors de lui, s'était jeté au-devant du poignard.

— Arrière ! lui dit son camarade, ne vois-tu pas que sa vie est maintenant empoisonnée ? Si nous la tuons, ton père me nous accusera pas ; et nous pourrions enlever toute la caisse, qui contient quatorze mille florins.

— Je ne veux pas qu'on la tue, dit Siméon avec force. Tu me tueras avant elle. Allons-nous-en.

— Puisque tout est découvert, reprit l'autre, nous n'avons rien à ménager. Prends donc ces deux sacs, et partons si tu le veux.

En remettant à Siméon deux groupes de florins, que celui-ci prit d'un air hébété, Théodore lui fit signe de sortir. Mais le jeune homme ne voulant pas laisser son compagnon seul avec Michelle. La servante ne cessait de supplier et de pleurer ; elle parlait de son maître ; elle rappelait aux deux coupables les principes de la probité et de l'honneur. Elle les priait, au nom de Dieu qui voit tout ; elle les menaçait de la vengeance céleste. Mais, sans l'écouter, et sans que Siméon, qui s'épuisait à la rassurer, s'en aperçût, Théodore avait vidé la caisse. Chargé de tout ce que son jeune cousin n'avait pas voulu prendre, il prit le bras de Siméon.

— Partons, lui dit-il ; nous sommes hors d'embarras, nous irons à Madrid ; nous écrirons à ton père. Il faudra bien qu'il pardonne.

— Oh ! dit Siméon, Michelle ne nous trahira pas. Elle dira que les voleurs sont venus. Adieu, Michelle ; plains-moi.

Alors la pauvre fille fit un nouvel effort. Retenant son jeune maître par le bras :

— Ne volez pas, dit-elle ; au nom du Seigneur, ne volez pas, votre digne père ! Si vous avez faits des fautes, pauvre jeune homme, s'il vous faut de l'argent, demandez-le à M. Balthazar ; confiez-lui vos peines, il ne vous repoussera pas ; et s'il le faisait, je le prierais, moi, de vous écouter, de vous donner mes gages à venir ; je le servais pour rien le reste de mes jours. Mon enfant, je vous ai servis de mère, écoutez-moi.

Théodore, tandis qu'elle parlait, tirait Siméon de l'autre côté, pressé qu'il était de fuir. Michelle se jetait au-devant de lui.

— C'est vous, dit-elle, qui me perdez et qui perdez mon jeune maître. Car qui accuserai-je ? Si je vous nommais, vous auriez votre appartement dans le fils de la maison. Mais Dieu vous punira ; vous le voyez là-bas qui vous menace.

En disant ce mot, elle indiquait du doigt par la fenêtre la lune dans son plein, coupée en quatre par une croix noire qui semblait appliquée sur un disque d'argent ; Théodore recula d'un pas. Mais en une seconde il se rassura. Cette vision qui lui avait semblé un prodige, était produite par la croix de l'église de Saint-Jean, qu'on voyait au loin et derrière laquelle passait la lune. Cette croix, élevée à quatre cents pieds du sol, terminait

une flèche élégante qui n'existe plus, mais qui s'effilait, gracieuse et légère, sur la tour de Saint-Jean; aujourd'hui Saint-Bayon

— Ce signe que vous méprisez me vengera, dit encore Michelle avec désespoir.

Théodore, avec un sourire sardonique, préféra un triste jurement et repoussa violemment la servante, qui tomba contre la porte, où elle resta évanouie!

Le jour commençait à poindre lorsqu'elle revint, à elle. Elle se trouva seule; elle se rappela tout ce qui s'était passé comme un rêve épouvantable. Mais la caisse ouverte et vide, ne pouvait lui laisser de doutes sur son malheur. Son cœur se déchira, et elle pleura de nouveau avec amertume.

— Sa tête s'égarait; elle ne se sentit plus la force de soutenir le regard de son maître; et, sans savoir ce qu'elle faisait, elle s'enfuit; elle marcha comme une machine jusqu'à Zotteghem, où elle arriva chez sa mère, qui, la voyant décompensée et n'en pouvant tirer une parole, la fit mettre au lit.

Théodore et Siméon, pressés de quitter Gand, traversèrent la ville en silence, chargés de la somme considérable qui était le fruit de leur vol; et dont la plus grande partie était en or.

En passant sous le beffroi, au clair de la lune, Théodore tourna la tête malgré lui et ne put s'empêcher de jeter un regard sur la haute croix de St. Jean, qui se projetait dans le ciel. Puis s'efforçant de braver la menace de Michelle :

— Ce n'est pas cela que je crains, dit-il à Siméon en désignant la croix de fer; mais la manière dont elle était posée sur la figure de la lune m'avait troublé un instant; Ce que je redoute, c'est quelque indiscrétion de cette fille. Pourtant tu as bien fait de m'empêcher de la tuer, si tu es sûr qu'elle ne nous trahira pas.

— Nous trahir! répliqua Siméon, en rompant enfin le profond silence auquel il semblait s'être condamné, elle mourrait plutôt, la pauvre Michelle!

— Dans tous les cas, dit encore le jeune Normand, nous ferons bien de quitter le pays pour quelques jours. Si ton père apprend ce que nous avons fait, il serait toujours temps de t'excuser.

Siméon ne répondit rien; et les deux compagnons sortirent de la ville. Et quelques pas, ils entrèrent dans une ferme où ils louèrent des chevaux et se dirigèrent sur la France.

Le matin qui succéda à cette nuit criminelle, pendant que Siméon et Théodore s'éloignaient au plus vite, à l'heure même où la servante s'enfuyait chez sa mère à Zotteghem; Balthasar quittait Alost pour s'en revenir à Gand, l'esprit bourré de pressentiments tristes.

— J'aurais mieux fait, disait-il, de ne pas tenter cette épreuve. J'étais borné à changer le secret de ma caisse. Si cette fille est coupable, il me faudrait donc la perdre!

Le bon négociant était loin de soupçonner son fils. (Il arriva à dix heures du matin, à la porte de sa maison; il frappa, selon son usage qu'on avait habitude de reconnaître; mais personne n'eut l'air d'ouvrir! Ses chiens seuls faisaient acte de présence par des sons carrés.) Balthasar frappa de nouveau; même silence.

— De vrais voleurs seraient-ils venus, dit-il, et auraient-ils assassiné Mi-

chelle ? Mais Hassan et Muley ne l'auraient pas soufferte. Comme il s'impatientait de ces perplexités, un voisin ayant mis la tête à la fenêtre

— N'auriez-vous pas vu Michelle ? lui demanda le marchand de cuirs. — A la pointe du jour, répondit le voisin, comme j'ouvrais ma porte, j'ai vu partir. Elle allait je ne sais où ; et marchait comme une folle. Ce rapport secoua le cœur de Balthasar. D'autres voisins, qui survinrent, dirent aussi qu'ils avaient vu la servante, et qu'elle avait pris le chemin de Zotteghem.

— Voilà qui est inouï, dit le négociant ; et je ne puis entrer chez moi. Bonaventure, qui était venu déjà heurter plusieurs fois, arriva alors. Il devint pâle et tremblant lorsqu'il vit ce qui se passait, et qu'un mot de Balthasar lui eût fait comprendre qu'il s'était absenté pour éprouver Michelle, comme il l'avait projeté.

— Le vieux commis allait parler ; Balthasar l'interrompit. — Ne soupçonnons pas trop légèrement, dit-il ; attendons les preuves, vieux, et allez chercher un serrurier, car cette porte ne s'ouvrira pas toute seule.

Beaucoup de monde s'était assemblé devant la maison du marchand de cuirs. Le prévôt de Saint-Bavon, qui vint à passer, s'arrêta aussi.

Quand on eut ouvert la porte, Bonaventure suivit Balthasar ; quelques voisins entrèrent ; parmi eux se glissa le prévôt. Le négociant alla droit à la caisse, qu'il trouva ouverte et vide. Il poussa un grand cri :

— Je suis volé, dit-il, volé entièrement ! Quatorze mille florins ! Je ne m'étonne pas du soin qu'elle a eu de disparaître. Il faut qu'on me la retrouve.

— Mon ministère devient nécessaire, comme je le prévoyais, dit le prévôt en se montrant. Quels indices avez-vous ?

— Nous accusons, dit Bonaventure. . .

Le négociant fit un pas pour lui imposer silence ; mais l'hésita, recula sur lui-même, et le vieux commis parla.

— Nous accusons Michelle.

— Du vol de quatorze mille florins, vol domestique, vol avec effraction. Est-ce là votre clef ? poursuivit le prévôt, en tirant celle qui était restée dans la serrure de la caisse.

— Non, répondit le négociant, c'est une clef fautive. Je ne l'avais pas prévu. Aussi y a-t-il longtemps que je suis dupe. L'infâme ! elle avait fait faire une fautive clef ! Ou sera l'autre ?

— Il chercha et ne trouva rien.

— Le prévôt furetant partout, ramassa à terre un bouton de manchette.

— Un homme est venu ici, dit-il.

— Elle avait un complice.

— En voilà encore la preuve, s'écria Bonaventure en entrant dans la chambre des deux jeunes gens. Ces deux verres et cette bouteille vide prouvent que les deux coupables ont pris du courage avant de procéder.

— Je ne suis plus surpris, dit un voisin, de l'aisance qui entoure à Zotteghem la mère de Michelle. Famille de voleurs !

— Et vous dites, demanda le prévôt, que cette fille est dirigée sur le chemin de Zotteghem ?

— Précisément.

— Nous allons immédiatement nous y transporter, avec main-forte, maître Balthasar. Ce n'est qu'à quatre lieues. Si elle n'a pas eu des ailes, nous la rejoindrons, et vos quatorze mille florins ne seront pas tous perdus. Mais c'est un crime trois fois capital.

En achevant ces mots, le prévôt sortit, laissant Balthasar dans un profond abattement, et Bonaventure, moitié irrité, moitié satisfait, parce qu'il espérait désormais introduire sa femme dans la maison. Il la fit venir en effet pour soigner le négociant accablé ; dès ce jour-là elle s'installa à la place de la pauvre Michelle.

Balthasar écrivit à son fils, qu'il croyait encore à Bruxelles ; il le pria de venir le consoler. Il lui conta tout ce qui venait d'avoir lieu, dans le sens qu'il donnait aux évènements. Mais l'express chargé de cette lettre ne trouva plus Siméon, qui, n'étant pas encore totalement perdu, en eût été frappé sans doute et eût pu se repentir. Au contraire, par l'occasion d'un marchand qui se rendait à Gand, le jeune homme écrivait de Mons à son père une lettre où il annonçait un voyage de trois semaines en France. Cette lettre n'arriva que quelques jours après la catastrophe ; et Balthasar ne fut pas fâché du parti que son fils avait pris.

— Mon pauvre enfant n'eût pas supporté la pensée du crime de Michelle, disait-il ; il vaut mieux qu'il n'en sache rien. A son retour, nous aviserons.

Cependant le prévôt, escorté de six archers à cheval, arriva à Zotteghem. Il alla seul en avant à la maison de la mère de Michelle.

— Où est votre fille ? dit-il à la vieille.

— Ah ! mon digne monsieur, ne faites pas de bruit, répondit la bonne femme. Elle est malade !

— Elle dort sans doute, répliqua l'homme de justice. Ce n'est pas surprenant, après une nuit comme celle qu'elle a passée. Il faut que je lui parle.

Il entra brusquement et vit Michelle, inondée de larmes sur le lit de sa mère.

— Vous allez nous suivre, la belle enfant, dit-il d'un air goguenard ; et d'abord, faites-nous voir les quatorze mille florins.

— Les quatorze mille florins ! répéta la servante d'un air égaré. Oh ! mon Dieu, je savais bien qu'on m'accuserait !

— C'est toujours ainsi, dit le prévôt. Si on les écoutait, il n'y aurait pas de voleurs.

— Des voleurs, monsieur ! s'écria la vieille femme ; qui ose dire que ma fille ait volé ?

— Moi ! le prévôt de Saint-Bayon. Il nous faut les quatorze mille florins ; il nous faut les noms des complices ; il faut qu'on nous suive.

La vieille était tombée accroupie sur le sol inégal de sa maisonnette. L'homme de la justice siffla ; les six archers entrèrent. Michelle, craignant des violences et des voies de fait, se leva en silence.

— Je vous suivrai, dit-elle.

— Vous ne le pouvez pas, interrompit en accourant le curé de Zotteghem. Cette pauvre fille est très malade, ajouta-t-il en se tournant vers le prévôt.

— Elle a volé, répliqua celui-ci ; qu'elle restitue le vol, qu'elle désigne ses associés, et pour quelques jours nous la laisserons ici, sous la garde de nos hommes.

— Le ciel m'est témoin que je n'ai rien, que je n'ai pas pris, répondit en tremblant Michelle.

— Alors, qui a fait le vol ? Vous connaissez les voleurs ? Nommiez-les.

— Je ne le puis.

— Et quelle est cette clef ? reprit le prévôt, en arrachant de la ceinture de Michelle la clef de la caisse du marchand.

— Ce n'est pas cette clef qui a servi au crime.

— J'le sais ; vous en avez fait faire une fausse ; il vous en fallait deux. Mais vous avez perdu la tête.

— Êtes-vous coupable, Michelle ? dit le curé.

— La servante le regarda d'un air triste ; puis, fondant en larmes, elle répondit :

— Non, mon père.

— Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, reprit le vieillard, Michelle, répondez-moi ! Connaissez-vous les voleurs ?

— Mon père, je suis innocente.

— Et nommerez-vous les coupables ? demanda le prévôt.

— Jamais.

— Pas même à Dieu ? dit le prêtre.

— Pas même à Dieu : Dieu les connaît.

— La question vous fera parler, ma belle, interrompit le chef de la justice : nous avons d'habiles tortures qui ont délié des langues plus rétives que la vôtre. Marchons.

— Mon enfant, dit le bon curé, si vous êtes innocente, Dieu, sans doute, ne vous abandonnera pas. Que sa main vous soutienne ! J'irai vous voir dans la prison ! Mais, poursuivez-il en s'adressant aux archers, ne la faites pas marcher jusqu'à Gand : elle n'y arriverait pas vivante.

— Ce ne serait pas notre affaire, répliqua le prévôt : il nous faut des révélations ; il nous faut les quatorze mille florins.

Il fit donc un signe. Un des archers, ayant enveloppé Michelle dans un grand manteau, la mit devant lui sur son cheval, et la troupe s'en retourna à Gand, tandis que le bon curé se dévouait à consoler la pauvre mère.

Le soir de ce jour-là, Michelle était enfermée dans un des cachots du bourg de Saint-Bavon.

IV.

Qui nous jugerait, si nous n'avions pas Dieu dans le ciel ? Car les sentences des hommes sont bien souvent le fruit de l'erreur. Il serait long d'énumérer les cas sanglants où la justice humaine s'est trompée. Il serait aisé peut-être de faire voir que le nombre des innocents condamnés est presque aussi grand que celui des coupables absous.

Dès que la pauvre Michelle se trouva sous la griffe du prévôt, on ne songea pas avec calme à examiner dans sa vie précédente toutes les bonnes présomptions qui pouvaient plaider pour elle ; on ne s'occupa que des circonstances qui devaient la noircir. C'est que les juges alors, comme les maîtres des hautes-œuvres, avaient des remises par condamné. L'exécuteur travaillait aux pièces ; il se plaignait quand on le laissait découvrir et les producteurs de sentences lui taillaient de l'ouvrage. On cite un juge qui

disait : « Mais si nous ne condamnons personne, de quoi vivra le bourreau, qui a sa famille à nourrir ? » Quoique ce fût un juge suisse et un juge calviniste, j'aime à croire pour mon compte que cet horrible mot est supposé.

Le prévôt de Saint-Bavon instruisit activement le procès de la servante. Son maître, malade de chagrin, ne s'occupait plus d'elle. On remarqua que la mère de Michelle n'était pas morte de faim. Cette singularité, qui faisait l'éloge de la pauvre fille, fut tournée contre elle. On vit, dans ce qu'on nommait l'aisance de la vieille, le fruit du vol. La bonne femme avait de la propreté, de l'économie, de la sobriété ; sa cabane n'était pas les hideux aspects de la pauvreté vicieuse ; on tirait de ces vertus de nouvelles inductions, et peu s'en fallut qu'on emprisonnât la vieille comme recéleuse de sa fille.

Le curé de Zotteghem vint au bout de deux jours, ainsi qu'il l'avait promis, visiter Michelle dans sa prison. Il se convainquit de son innocence. Mais elle ne voulait pas nommer les auteurs du vol. Il l'encouragea à la patience et la recommanda aux géoliers, en leur disant que la prisonnière n'avait pas fait le crime, et que Dieu ne pouvait manquer de dévoiler les coupables. Les gardiens de la prison eurent quelque égard aux paroles de l'homme de Dieu. Mais les juges qui poursuivaient l'instruction avaient le cœur, dont parle Horace, entouré d'un triple airain. Ils tenaient leur proie ; rien ne pouvait la leur ôter, ni les apitoyer pour elle.

On interrogeait tous les jours Michelle ; et tous les jours ses réponses étaient les mêmes : elle était innocente ; elle connaissait les coupables ; mais elle ne pouvait dire leurs noms.

On alla jusqu'à soupçonner, car il y a des âmes noires à qui rien ne répugne, que la pauvre servante avait des intrigues avec un inconnu, en complicité de qui elle avait fait le vol, et qu'elle refusait de compromettre.

Après huit jours écoulés sans qu'on eût pu tirer d'elle les aveux qu'on exigeait, c'est-à-dire le lieu où reposaient les quatorze mille florins et les noms de ses complices, comme on vit que la résignation avait pris le dessus chez elle et qu'elle se portait mieux, on décida qu'on la soumettrait à la torture. On lui fit subir ce qu'on nommait la question des coins. L'aide du bourreau apporta quatre petites planches de chêne très-épaisses. Chacun des pieds de Michelle fut placé entre deux morceaux ; au milieu on ficha l'angle aigu d'un long coin ; on serra le tout par des barres et des crampons de fer. Puis le bourreau, armé d'un merlin, enfonça le coin qui, repoussant avec effort les deux planches du milieu, comprima les pieds, fit jaillir le sang et broya les chairs, Michelle, poussant des cris lamentables, s'évanouit enfin sans rien déclarer ; et la torture cessa. On pensa les plaies qu'on lui avait faites ; on la porta sur la paille de son cachot ; le chirurgien juré, qui avait assisté légalement à la question, déclara que dans trois jours elle pourrait en subir une autre.

Les douleurs de l'infortunée la réveillèrent bientôt, si vives et si cruelles qu'elle, ne désirant que la mort, elle se décida à éviter une prolongation de supplice. Le lendemain et le jour suivant, elle ne vit personne autre que le géolier, chargé de lui apporter chaque matin une petite cruche d'eau et un morceau de pain noir. Le troisième jour, on la fit sortir de son cachot pour la mettre à l'épreuve du brodequin. C'était une chaussure de fer qu'on attachait au pied et qu'on plaçait ensuite sur un brasier ardent. Elle ne pou-

vait ni marcher, ni se soutenir, tant la question précédente avait laissé d'horribles souffrances. A la vue des nouvelles tortures qu'on dressait pour elle, Michelle déclara d'une voix faible qu'elle allait tout avouer.

Résolue à s'immoler pour son jeune maître, dont elle sentait d'ailleurs qu'elle prouverait difficilement le crime, quand même elle l'eût révélé, la servante fit le signe de la croix et se mit à prier tout bas, demandant pardon à Dieu du mensonge qu'elle se proposait de faire. Mais en ce moment, quoique la pauvre fille fût peu éclairée, elle sentit, par une lumière surnaturelle, que le mensonge n'était pas permis dans aucun cas, et qu'elle ne pouvait, sans offenser Dieu, hâter le moment de sa mort. Elle se borna donc, soumise et résignée, à prier le Seigneur de la secourir et de diriger sa langue, et elle attendit les interrogatoires.

— Etes-vous coupable ? demanda le prévôt.

— Il est possible, dit-elle, que je sois coupable ; car j'aurais pu empêcher le vol.

— Qui l'a commis ? Qui a enlevé les quatorze mille florins ?

— Un jeune homme.

— Que vous aimez ?

— J'aime l'un des deux, répondit Michelle avec rougeur ; car elle vit que l'on comprenait le mot dans un autre sens que celui qu'elle lui donnait.

— L'un des deux ! reprit vivement le prévôt ; ils étaient deux ?

— Ils étaient deux.

— Indépendamment de vous ?

— Indépendamment de moi.

— Et vous auriez pu empêcher le crime ?

— Oui, car j'étais présente ; et si j'avais appelé du secours, on m'eût trouvée innocente.

— Bien, mon enfant ! dit le prévôt d'un air satisfait ; et maintenant, les noms de ces deux hommes ?

— Je ne puis les dire.

— Où pensez-vous qu'ils se soient retirés ?

— Je l'ignore.

— Croyez-vous qu'ils soient restés dans le pays ?

— Je ne le pense pas.

— Et vous refusez de les nommer ?

— Vous pouvez me faire mourir ; mais je ne puis dire leurs noms.

— Qu'on reconduise cette femme dans son cachot.

Et, quand il se trouva seul au milieu de ses hommes, le prévôt dit :

— Elle se reconnaît coupable ; c'est un grand point que nous avons obtenu. Quant à ses complices, nous savons qu'ils sont d'eux. Je me charge des recherches. Mais cette affaire traîne et il y a d'autres causes.

Il se recueillit quelques minutes et formula contre Michelle la sentence de mort.

Le soir de ce jour-là le curé de Zotteghem, par qui elle voulait être confessée pour la dernière fois, vint lui annoncer qu'elle allait mourir le lendemain. Elle s'en réjouit ; elle demanda l'absolution de ce qui pouvait être répréhensible dans les réponses qu'elle avait faites pour éviter la question du brodequin. Le bon prêtre la vit calme, lorsqu'il l'eut assurée que Dieu lui pardonnait et qu'elle pourrait recevoir le lendemain matin la sainte

communion.

Le jour de l'exécution était le 15 mars de l'année 1535—

Pendant qu'on préparait froidement la corde qui devait étrangler Michelle, et suspendre ensuite au gibet son corps, enfermé jusqu'au cou dans un sac de toile rouge, que devenaient les deux criminels, dont la manvaises action était si durement expiée par la pauvre Flamande ?

Ils étaient allés jusqu'à Paris ; ils y avaient mené pendant huit jours la vie la plus dissolue, s'étourdissant avec fracas et cherchant, dans un tourbillon continu de plaisirs, à repousser les remords. Des idées formidables tourmentaient pourtant Siméon ; des rêves lui montraient Michelle accusée ; mais il ne supposait pas à son réveil qu'on pût soupçonner cette âme si honnête, lorsqu'un jour, dans la capitale de la France, visitant le jardin des Tournelles, qui était à l'endroit où l'on a bâti depuis la place Royale, il fit rencontre inopinée de Michel Van der Haegen, négociant gantois, ami de son père, qui venait d'arriver à Paris. C'était le 8 mars.

— Vous vous divertissez ici, lui dit le négociant, tandis que votre père est sous le poids d'un amer chagrin.

— Quel chagrin a-t-il donc ? demanda le jeune homme, en commençant à rougir.

— Ne le savez-vous pas ? On a volé sa caisse ; et sa servante va être pendue.

Siméon chancela à ce mot. Le négociant attribua la décomposition de ses traits à des sentiments naturels. Il le consola, l'encouragea et lui fit promettre qu'il retournerait à Gand le lendemain.

Les deux jeunes gens avaient déjà dépensé ou perdu la moitié de l'énorme somme dérobée. L'espoir de tout réparer, pour tout rétablir, les engagea à jouer encore dans la soirée. Mais ils perdirent à peu près ce qu'ils restaient ; et Siméon déclarant qu'il retournerait à Gand, qu'il voulait se jeter aux genoux de son père, lui tout avouer et sauver la pauvre Michelle, Théodore consentit à l'accompagner, sur la promesse formelle que lui jura le jeune homme de prendre tout pour son compte et de s'accuser de tous les vols. Le compagnon savait que Balthasar possédait une fortune immense ; et peut-être avait-il des projets. Après sa mort, cette grande fortune devait appartenir tout entière à Siméon. Qui sait si Théodore ne calculait pas qu'on pouvait hâter cet héritage ? Si l'on trouve ces suppositions odieuses, que l'on réfléchisse aux suites d'un premier crime. La mauvaise voie ne cesse de s'élargir. D'ailleurs Théodore, complice de Siméon, le volait lui-même ; et il avait encore sur lui deux mille florins en or dans sa ceinture, tout en disant qu'il ne restait rien. Qui ment et vol ne s'arrête pas là.

On ne voyageait pas alors aussi vite qu'aujourd'hui.

Les deux jeunes hommes n'arrivèrent à Gand que le 15 mars au matin. Ils laissèrent leurs chevaux dans le faubourg, pour être moins remarqués, et franchirent à dix heures la porte de la cité. On devait exécuter Michelle à midi. Il y avait déjà quelque temps que Théodore avait levé les yeux vers la haute croix de Saint-Jean.

— Voilà ce qui doit nous punir, avait-il dit en riant. Nous avons eu tort peut-être de revenir dans ce pays. Mais, ajouta-t-il, qui ne se risquerait pas pour son ami ?

Siméon ne disait rien. Il marchait préoccupé de la manière dont il déclai-

rerait tout à son père, qui retirerait son accusation, en disant qu'il avait retrouvé son argent et ses voleurs, et que les coupables s'étaient embarqués. On pouvait même faire à Siméon et à Théodore l'honneur de publier qu'on leur devait cette découverte.

Il faisait ce jour-là un temps du mois de mars. Un grand vent s'était élevé tout à coup, au moment où Siméon et Théodore pénétraient dans la ville ; le ciel était voilé de nuages sombres qui se heurtaient comme des armées. Le vent ébranlait les toits et semait les rues de tuiles et de briques rompues ; sa voix sifflait rauque et menaçante, et chacun se serrait dans son manteau.

Les deux amis faillirent être enlevés en traversant la place de la Calandre. Théodore regarda en ce moment, avec un peu d'effroi, la croix de fer, qu'il ne pouvait, malgré ses sarcasmes, bannir de sa pensée. Comme de cette place ils s'engageaient dans la rue qui conduit au parvis de Saint-Jean, maintenant Saint-Bavon, un hurlement de l'ouragan se fit entendre avec plus de violence ; le sol parut trembler, et tout à coup la haute croix de fer, se détachant de sa flèche hardie, s'élança sur les deux voleurs, après avoir froissé le toit de la maison du chapitre, et les renversa. Le corps de Théodore fut coupé en deux. Il ne put dire que ce mot : " Elle avait raison !" et il expira.

Siméon, brisé, vivait encore. Deux prêtres du chapitre accourent. En leur présence et devant la foule assemblée, le jeune homme avoua le crime que Michelle allait expier. On l'emporta sur une civière, avec le corps de son ami, au bourg de Saint-Bavon. Il renouela ses aveux et rendit l'âme. On trouva sur Théodore les deux mille florins qu'il cachait, avec une troisième clef de la caisse, des dés piqués et d'autres indices. Les corps des voleurs furent mis au gibet ; et le curé de Zotteghem fut chargé d'aller tirer Michelle de sa prison, pour assister à l'amende honorable que lui firent les juges, par ordre de l'abbé de Saint-Ravon.

Quand Balthasar sut ce qui venait d'arriver, il s'arracha les cheveux et quitta le pays, laissant à Michelle une rente perpétuelle de deux mille florins par an. La pauvre fille se retira au Béguinage ; car sa mère venait de mourir. Elle-même ne vécut pas long temps.

La rue de Gand, où la prophétie de Michelle s'était réalisée, par une sorte de miracle, s'est toujours appelée depuis "rue de la Croix".

COLLIN DE PLANGÈRE



LA MINERVE,
LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS GRAND
DES
JOURNAUX FRANÇAIS
DU
CANADA.

Cette feuille est le PLUS ANCIEN JOURNAL FRANÇAIS DU CANADA et elle possède, sans aucun doute, LA PLUS GRANDE CIRCULATION chez la partie française de la population. Elle est donc un excellent moyen de publicité pour les ANNONCES D'AFFAIRES; et, en outre, des avantages provenant de sa LONGUE LISTE DE SOUSCRIPTEURS, toutes les personnes engagées dans le commerce sont nécessairement obligées de s'en référer à ses colonnes, par rapport aux avis relatifs à la Corporation, à la Cour des Banqueroutes et autres Tribunaux et de tous les autres Départements Publics, etc.; etc.; enfin, par rapport aux nombreux Avertissements de cette sorte pour lesquels il est toujours fait choix du journal le plus influent.

Bureau, No. 15, Rue St. Vincent.

ATELIER TYPOGRAPHIQUE
DE
DUVERNOY, FRÈRES.
No. 15, RUE SAINT VINCENT.

Cet Etablissement qui vient de subir de grandes améliorations dans son Imprimerie, qui se trouve maintenant tout en neuf et augmenté, permet à ses propriétaires de se charger de toutes sortes

D'IMPRESSIONS.
DANS LES DEUX LANGUES.

IMPRESSIONS ENJOULIVES, EN COULEUR
EN OR ET EN ARGENT,
LIVRES, PAMPHLETS, CARTES D'AFFAIRES,
~~CARTES COMMERCIALES~~
Formes pour Avocats, Notaires, &c.,
BLANCS POUR GOUR DE CIRCU
&c. &c. &c.

Les prix et l'exécution typographique ne laisseront rien à désirer.